

Extraits du journal de Paul Landowski, publié en ligne (suivre les liens pour l'original et les notes)

9 avril [1926]

Retour de Pons et du Mans. À Pons, j'ai vu la place pour le *monument Combes*, j'ai fait la connaissance de la famille Combes, j'ai été délicieusement reçu dans la famille de M. Landrau et j'ai bu de l'excellent cognac. J'ai dû au retour m'arrêter à Tours pour aller au Mans. À Tours j'ai vu les [cariatides de Sicard à l'Hôtel de Ville](#), bien superficielles d'exécution. Il arrive à chiffonner le marbre comme du papier. Et j'ai appris la mort de Allard. Je sais que je suis candidat très sérieux cette fois-ci. Aussi suis-je déjà fort embêté. Voilà une énervante période qui s'annonce. Au Mans, nous avons, avec M. Le Feuvre, le maire, déterminé la place du *monument d'Estournelles de Constant*.

24 octobre [1928]

Content de ne pas me sentir trop fatigué par le voyage à Pons et la nuit dernière en chemin de fer.

Journée de lundi passée dans le train. [...]

À Saintes, je suis cueilli par M. Landrau. Petit tour en ville. Le clocher de la cathédrale est magnifique. Il semble réellement une montagne dressée dans le ciel plutôt qu'un ouvrage des hommes. À la sous-préfecture réunion avec M. le s[ou]s-préfet, M. Chapsal et le capitaine de gendarmerie. Rien de ce qui s'est dit n'a été ni particulièrement intéressant, ni drôle, ni spirituel, aucune des personnes présentes n'était particulièrement bien, ni particulièrement ridicule, et pourtant j'ai gardé de cette séance une impression de haut comique. De ce comique profond qui accompagne toutes les actions humaines. Ce petit s[ou]s-préfet à l'accent méridional mitigé, excessivement sale, assis à ce grand bureau, au milieu de plusieurs appareils téléphoniques, le capitaine de gendarmerie, grand gaillard classique, M. Chapsal, un peu effondré dans son fauteuil, M. Landrau, couvert de bandelettes à cause de plusieurs gros clous. Établissement du programme de la journée de dimanche prochain. Je plains Herriot. Après une nuit de chemin de fer, on va l'emmenner prendre le café au lait chez M. Landrau, de là à la mairie pour lui présenter les notabilités, puis au cimetière sur la tombe du père Combes! Puis au monument aux morts (un petit monument abominable et grotesque), enfin inauguration du *monument Combes*, puis banquet de 1 700 couverts! où, qui le demandera, aura le droit de prendre la parole!!! Puis pose de la première pierre de je ne sais plus quelle construction, puis repos chez M. Landrau, puis dîner chez M. Landrau, déjà nommé, départ à 8 h 30. Arrivée le lendemain : Paris à 6 h $\frac{3}{4}$, et probablement, Conseil dans la matinée. De temps en temps mon ancien amour du théâtre me reprend et j'imagine quelque pièce. Il y en aurait une amusante à faire s'appelant : "l'Inauguration".

Pons est très agitée. Les prêtres s'agitent et agitent leurs fidèles. Cette inauguration qui s'annonçait calme, depuis le mandement de l'évêque de La Rochelle menace de faire quelque bruit. M. Landrau fait garder le monument nuit et jour et bien lui en pris. Le lendemain, en effet, de bonne heure, un coup de téléphone du brigadier de gendarmerie lui apprend que dans la nuit, deux autos amenant six gaillards se sont arrêtés dans Pons, que les six gaillards, munis de matraques et d'un matériel qu'ils ont pu malheureusement remporter, ont cherché à s'approcher du *monument*, mais que le revolver du gendarme

les a dérouter et qu'ils sont repartis non sans avoir abandonné un solide nerf de bœuf.

Donc grande agitation quand je fais dévoiler mon *monument*. Il fait bien. Comme toujours malheureusement des négligences d'exécution. Tout le monde est très content à Pons. Mme Landrau me raconte qu'une de ses amies, très pieuse, lui a dit :

— Il paraît que c'est très beau.

— Venez donc le voir avec moi, lui dit Mme Landrau.

— Non, répond la pieuse dame après une hésitation. Je le verrai une fois en passant.

Visite de la famille Combes, qui se compose de ses deux filles, Mme Martin et Mme Bron, de son gendre docteur Martin et de sa belle-fille Mme Edg[ar] Combes? une américaine qui épousa le fils de Combes, lequel est mort, auquel on éleva un buste dans Pons pour faire plaisir à M. Combes, et que l'on barbouilla de bleu une belle nuit, ce qui ne fit pas plaisir à M. Combes. Mme Bron et Mme Martin vivent toujours à Pons et Mme Martin surveille énormément les mœurs de la ville. Elle est en ce moment très indignée parce que, chez une dactylographe qui habite en face de chez elle, vient tous les jours un professeur du lycée qui reste chez elle une heure et demie!... Il y a là un scandale qui ne peut pas durer! Les deux anciennes demoiselles Combes ont absolument la même allure que les braves rosses de bigotes, qu'elles pourraient être et qu'elles seraient, si le père Combes avait été clérical. Leur fidélité aux idées de leur père est touchante. Elles y sont malheureusement fidèles avec la même étroitesse d'esprit que les rustres, qui vont à l'église, le sont aux idées qui leur ont été serinées dans leur jeunesse.

Charmante promenade dans l'après-midi. Visité un château Renaissance française et italienne, décidément non, ce n'est pas fameux cette Renaissance française. Pourquoi appeler semblable époque, une renaissance. En fait, c'est une abominable décadence. Les époques où on imite sont toujours des époques de décadence. Mais on confond richesse et renaissance. Par contre, de modestes petites églises romanes m'ont réjoui, toujours si bien placées, sobres et émouvantes.

On ne doit pas quitter Pons sans rendre hommage aux divers cognacs que l'on vous fait déguster.

29 octobre [1928]

Retour de Pons. Samedi voyage agréable et reposant. Arrivée à Pons où nous sommes si aimablement[16] reçus par les Landrau. Lu en chemin de fer le *Napoléon IV* du fils Rostand. Invraisemblable faiblesse. Mais ça ne méritait pas tant d'indignation. Les chahuts ont peut-être été organisés par les directeurs du théâtre.

Journée peu heureuse. La cérémonie d'inauguration s'était très bien passée. Excellent discours de M. Coyard tout particulièrement aimable pour moi. Discours assez violent de Daladier. C'est fort, c'est brutal. Éloquence de réunion publique et qui porte. Les fameux articles 70-71 font la substance de son discours qui conclut au rejet absolu. Charmante éloquence de M. Landrau qui parle de Combes, maire de Pons, rappelle son œuvre de maire. Enfin, très adroit et prudent discours de Éd[ouard] Herriot. Forme remarquable. Riche d'idées et d'images, "la légende, ces mensonges qu'on inscrit en marge de l'histoire". Et la cérémonie se termine, cordiale dans une atmosphère de fête.

J'étais dans la salle du banquet, une ancienne chapelle de couvent désaffectée, où le *buste de Combes* était à la place ancienne de l'autel. Quelqu'un survient et me dit :

— Un camelot vient de briser votre *buste de Combes*. Un gendarme lui a flanqué six balles en pleine poitrine. Il doit être mort à l'heure qu'il est.

La nouvelle fait le tour du banquet. Deux mille personnes. Les bruits les plus fantaisistes se mettent à circuler. Je suis frappé de ceci que tout le monde est indigné de ce que le buste soit cassé et que personne ne plaint le malheureux garçon venu si bêtement se faire tuer, et pour quoi! On attend indéfiniment Herriot. Il arrive enfin avec Chapsal, Coyrard, Palmade, etc. On vient dire que par diverses routes arrivent à Pons des autos remplis de camelots. Une atmosphère de guerre civile commence à régner dans les salles et les couloirs où les tables ont été dressées. M. Chapsal, Coyrard, tout le monde est très ennuyé. Chapsal parle de supprimer tous les discours :

— Les militants ne comprendraient pas dit quelqu'un.

Coyrard me dit que ces incidents vont encore compliquer la situation politique, rendre plus intransigeants les radicaux. Le discours que prononça Palmade un peu plus tard fut en effet assez intransigeant, dans le même sens que celui de Daladier. Herriot par des mouvements affirmatifs de sa tête puissante, semblait opiner dans son sens.

Je vais sur la place voir le buste mutilé. Il faudra le refaire. Quand je reviens au banquet, tout le monde est levé, et les convives se réunissent dans le préau où doivent être prononcés les discours. Entre temps la version vraie du drame commence à se connaître, le coup du bouquet de fleurs, du marteau sournoisement dissimulé, la vingtaine de jeunes gens isolant de la foule les 8 gendarmes pour faire leur coup, le coup de revolver, les arrestations, la mort de l'un des trouble-fête. Le pauvre bougre est sévèrement puni, mais quel imbécile! Palmade fait un remarquable discours. Mais là, j'ai vu un tout autre Herriot. Quelle voix! Je croyais entendre les trompettes du jugement dernier. Certainement la voix de Danton. Il faisait tout vibrer physiquement et moralement. Et il a su dire ce qu'il voulait, exactement, et a terminé en invitant tout le monde à se rendre au monument. Comme durant cette promenade en corps je me trouvais à côté de lui :

— Voyez-vous, me dit-il, c'est ce qu'il faut faire quand une foule se trouve excitée, organiser un cortège. Ça les calme.

Puis nous allâmes poser une première pierre d'une école professionnelle, puis nous décorâmes divers pompiers, diverses institutrices et instituteurs et enfin dîner chez les Landrau.

Avant le dîner, M. Herriot s'informe très gentiment du *Temple*, si j'ai eu une entrevue avec Honnorat. Comme je lui réponds affirmativement il me reproche de ne pas l'avoir tenu au courant.

Voyage de nuit pas trop fatigant.

Travaillé toute la journée à la figure principale du *monument Ader*. Interrompu par un appel du journal *Paris-Soir*. On voulait m'interviewer par téléphone sur "ma malchance d'avoir eu des incidents à propos de mes dernières œuvres : *Déroulède, S[ain]te Geneviève, Combes!*" Je répondis qu'une interview par téléphone était impossible. J'ignorais à ce moment que l'origine de ces questions venait d'un venimeux entrefilet du

Figaro, inspiré par qui...? Le soir dans *Paris-Soir*, j'ai trouvé un long interview complètement inventé.

Mais j'espère que demain matin dans le *Journal*, M. Le Condurier, qui lui au moins s'est donné la peine de venir jusqu'ici, ne me fera pas dire trop de bêtise.